

Fauquin Coulibaly

Demain peut-être

Roman

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Fauquin Coulibaly, 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

CHAPITRE 1

Il était tard. La nuit était déjà bien avancée. L'épais manteau de ténèbres recouvrait le ciel tandis qu'un silence de despote régnait sur mon quartier. D'ordinaire, à ce moment de la soirée, j'étais déjà l'amante de Morphée. Mais aujourd'hui, je ne parvenais pas à trouver le sommeil. J'avais l'esprit en ébullition depuis la fin de l'après-midi. Conséquence, je ne pouvais m'endormir. Ce phénomène m'était coutumier. J'y étais confrontée chaque fois que je me sentais stressée, tourmentée, préoccupée. Dans les cas les plus extrêmes, il débouchait sur une nuit blanche. Tout ce qu'il y avait de plus désagréable pour moi.

J'étais donc là, plantée devant mon ordinateur, essayant de mettre de l'ordre dans mes idées. Cet exercice habituellement simple m'était particulièrement désagréable cette nuit. Peut-être parce que l'introspection était allée trop loin cette fois. Mon esprit

vagabond avait, sans prévenir, décidé de me mettre la tête dans la bouillie qu'était mon douloureux passé. Exhumer ces souvenirs n'était pas ce qu'il y avait de mieux pour moi. Pourquoi donc avaient-ils décidé de revenir me hanter ? J'aurais peut-être dû suivre une thérapie comme me l'avait conseillé un proche il y a quelques années. Au vu de tout ce que j'avais eu à subir dans cette vie, des séances de psychanalyse auraient pu me permettre de me libérer, d'être davantage en paix avec moi-même. Il m'en fallait cependant plus. Je ne comptais pas passer ma vie à me morfondre. C'est sans doute pour cette raison que j'avais décidé d'extérioriser mes douleurs en les couchant sur papier. L'idée d'écrire me trottait dans la tête depuis quelques années. Longtemps, j'avais attendu le déclic qui me ferait passer à l'acte. Il était enfin venu ces dernières semaines après que j'eus réalisé que le passé ne sera jamais effacé. Autant donc l'assumer. De toute façon, il aurait pu être pire. Je ne me disais pas ça que pour me rassurer. J'avais l'intime conviction que mon histoire méritait d'être racontée.

Maintenant qu'il était question de passer à l'acte, de mettre des mots sur ces sentiments enfouis dans ma psyché, les phrases refusaient de se manifester. En fait, elles étaient là, avides de prendre forme, au point de se bousculer au portillon de ma pensée. Chacune souhaitait avoir la primeur, être l'élue. Résultat, depuis de longues heures, je n'arrêtais pas de réécrire puis supprimer ce qui devait être la première phrase de mon texte. Jamais je ne m'étais imaginée que ce serait si compliqué de commencer un écrit. Comment faisaient les écrivains et journalistes pour pondre de la prose ? Il ne suffisait vraisemblablement pas que d'avoir des choses à dire pour se faire auteur. Je comprenais à présent pourquoi certains avaient recours à des ghostwriters. J'aurais sans doute fait pareil si j'en avais les moyens. Dans un sens pourtant, il était plutôt souhaitable que je m'occupe de mon récit de A à Z. C'était de ma vie qu'il était question. Ce serait malséant de confier un pan de moi à une tierce personne uniquement soucieuse de percevoir ses émoluments.

CHAPITRE 2

Mon histoire a démarré il y a un peu plus de trente ans. Je vis le jour dans un petit village quelque part en Afrique. Son nom ? Quelle importance au fond ? La grande majorité d'entre vous ne seraient pas capable de le placer sur une carte. De toute façon, ce n'était pas un endroit exceptionnel. Il ressemblait à la grande majorité des bourgades rurales de ce pays : cases et bâtisses articulées en concessions, ruelles insalubres, rue principale poussiéreuse du fait de l'absence de bitume, animaux domestiques déambulant un peu partout... Encore heureux que quelques commodités de base aient été présentes. On avait droit à l'électricité, un privilège que nous jalousait les agglomérations voisines. Dans les faits, c'était surtout l'éclairage public qui faisait notre orgueil. En effet, peu de villageois disposaient d'appareils électriques. Pour ce qui était de l'eau courante, on n'y avait pas

accès. Il fallait se rendre à la fontaine pour se ravitailler en eau potable. La plupart des propriétés étaient cependant dotées de puits. Ce n'était déjà pas si mal.

Mes parents étaient relativement jeunes à ma naissance. Je ne sus jamais leur véritable âge. La seule certitude que j'avais est qu'ils avaient à peine la vingtaine quand je naquis. J'étais leur premier enfant. Je fus baptisée Nafi, en hommage à ma défunte grand-mère maternelle qui portait ce nom. Elle n'était déjà plus de ce monde quand je souris à la vie. Mon père me parlait souvent d'elle quand j'étais enfant. Il trouvait que je lui ressemblais beaucoup. N'ayant aucune image d'elle, je ne peux affirmer s'il avait raison ou tort. Ce dont j'étais certaine est que mon géniteur m'adorait. Il ne manquait aucune occasion de jouer avec moi et ce depuis mes premiers babils aux dires de ma mère. Le fait qu'il n'ait pas eu d'autres enfants avait certainement joué en ce sens. Il fit son possible pour m'offrir le meilleur et je lui en serais éternellement reconnaissante.

Quand j'eus trois ans, mes parents quittèrent notre hameau pour la grande ville

régionale. C'était une bourgade de moyenne importance qui avait bénéficié d'une croissance rapide suite à l'implantation d'usines et de grandes plantations appartenant à l'Etat. C'est d'ailleurs la possibilité de trouver un emploi qui décida mon père à faire migrer sa petite famille. Nous nous installâmes dans un quartier populaire majoritairement habité par des ouvriers et de petits négociants. Papa abandonna son activité d'agriculteur et parvint à se faire embaucher comme exploitant forestier. Maman quant à elle se mit à la vente de beignets.

Contrairement à la majorité des hommes de ma région qui rechignaient à scolariser leurs filles, mon père m'inscrivit à l'école dès que je fus en âge d'y aller. Ma mère n'était pas de cet avis. On lui avait raconté que les filles instruites ne savaient rien faire de leurs dix doigts, étaient désobéissantes et ne se mariaient pas. Conséquence, Maman ne fit rien pour que je sois assidue en classe. Elle n'hésitait d'ailleurs pas à cacher mes effets scolaires ou à m'accabler de tâches ménagères. Il fallut que mon père la menace

pour qu'elle arrête.

Trop heureuse de pouvoir fréquenter librement l'école, je ne fis pas grand cas des regards désapprobateurs et des réflexions négatives de ma mère. En classe, je me sentais comme un poisson dans l'eau. Je devins vite une des meilleures élèves de notre groupe scolaire, toujours parmi les deux premiers. Aucune fillette ne pouvait rivaliser avec moi. Mon père était super fier de mes succès. Il me comblait de cadeaux (nouvelles robes, nouvelles poupées, friandises...) et veillait à ce que je sois toujours propre et bien mise avant de prendre le chemin de l'école. Nous n'étions pas riches mais j'avais toujours de belles ballerines aux pieds, de jolies barrettes ou pompons dans les cheveux et un sac neuf à chaque rentrée scolaire. De quoi rendre jalouses la grande majorité de mes camarades de classe. Mon cycle primaire se déroula sans accroc. Je passais systématiquement en classe supérieure avec de grosses moyennes, j'étais toujours récompensée en fin d'année (j'étais toujours la meilleure des filles et souvent la meilleure tout court). J'obtins mon certificat d'études

primaires élémentaires sans aucune difficulté avec le plus gros total de ma classe. Papa fut aux anges en apprenant mon résultat. Il mit de la musique et commença à danser avec moi. Je ne l'avais jamais vu aussi heureux. Même ma mère se laissa aller et me félicita chaleureusement. Pour une fois, elle parut fière d'avoir engendré la petite fille la plus intelligente du quartier. Ce fut incontestablement l'un des plus beaux jours de ma vie.

C'est un peu après ce moment d'euphorie que mon horizon s'assombrit quelque peu. Je devais intégrer l'Institut Intelligentsia, le plus prestigieux établissement secondaire du territoire national. Il était réservé aux meilleurs élèves du pays. Je rêvais d'y aller et d'y faire mes preuves. Malheureusement ce ne fut pas possible. Bien que j'y fus orientée, je ne compris jamais pourquoi je n'obtins pas de bourse, ni de réduction. Les frais d'écologie étaient trop lourds pour mes parents. Papa fit son possible pour pouvoir réaliser mon rêve, sans succès. Personne ne prêta attention à un pauvre homme qui ne connaissait personne par-dessus le marché.

La mort dans l'âme, il demanda à ce que je sois réaffectée au collège public de notre ville. Je fus très déçue de ne pas aller à l'Institut Intelligentsia. Dommage que mes parents aient été trop pauvres et nos autorités pas assez accommodantes. Je dus faire contre mauvaise fortune bon cœur. J'avais encore plus la rage de réussir à présent. Du haut de mes treize ans, j'étais déterminée à briller vaille que vaille. Je fus major de ma promotion en sixième. Je continuai sur ma lancée en cinquième puis en quatrième finissant à chaque fois à la première place. Les autres élèves m'avaient surnommée Pythagore vu que j'étais très bonne en mathématiques. Je me débrouillais également très bien dans les autres matières (à vrai dire, je n'avais pas vraiment de point faible). Seules les études m'intéressaient au point que mon entrée dans l'adolescence ne me marqua pas tant que ça. Bien sûr, je fus bouleversée lorsque mon ventre saigna pour la première fois. J'avais beau avoir lu sur ce sujet, je n'y étais pas préparée. Je devins certes plus coquette et je commençai à avoir mes premiers béguins mais rien de bien

sérieux. Alors que la priorité de mes amies était le jeu de l'amour, la mienne était de toujours briller en classe. Je raffais les prix d'excellence, remportais divers concours scientifiques... Mon tempérament fleur bleue ne s'exprimait que dans le journal intime que je tenais. Avec du recul, je me rendis compte que je complexais la plupart des garçons. Plus grande je compris que les hommes ont du mal avec les femmes intelligentes. Sur le moment, je n'en menais pas large. J'avais bien quelques amis de l'autre sexe. Cependant, aucun n'osa tenter sa chance. Il faut dire aussi qu'ils ne m'attiraient pas spécialement.

C'est en troisième que ma vie connut son premier bouleversement majeur. Alors que nous avions entamé le premier trimestre, mon père décéda, emporté par une fièvre typhoïde mal diagnostiquée. C'était un brave homme. Je donnerais n'importe quoi pour l'avoir de nouveau à mes côtés. Il m'avait aimée comme personne ne le fera jamais. J'ai vraiment été bénie de l'avoir comme père. Son départ n'a jamais été comblé. Il fallait cependant être forte comme le répétait

Maman et mes tantes pour continuer à vivre. J'eus un peu de mal à surmonter mon chagrin. Mes résultats s'en ressentirent. Pour la première fois depuis mon arrivée au collège, je ne fus pas première de ma classe à l'issue du premier trimestre. Je venais d'avoir seize ans et je me posais de nombreuses questions sur mon avenir. La mort de Papa nous avait fait sombrer dans la précarité. J'ignorais si je pourrais continuer mes études et devenir la pharmacienne que je rêvais d'être. Secrètement, j'espérais entrer à l'Institut Intelligentsia en classe de seconde. Cette nouvelle donne était venue briser mes espoirs. Je savais que ce ne serait plus possible. Les frais de scolarité et d'internat étaient encore plus élevés au second cycle. Même avec une bourse, je ne pourrais pas avoir suffisamment d'argent pour y aller. Ma plus grande crainte était que ma mère ne me retire de l'école. Elle n'avait jamais vu d'un bon œil le fait que je sois scolarisée. Même mes exploits scolaires ne semblaient pas avoir changé son point de vue. Pour elle, le plus important pour une femme était d'être mariée et d'avoir une progéniture. Elle ne

manquait aucune occasion de me rappeler que plus une femme allait loin dans les études, plus elle avait du mal à se trouver un mari. J'avais essayé de lui expliquer que ce n'était pas une vérité absolue. Les exemples d'intellectuelles menant de front brillante carrière et vie familiale remplie étaient légion. Elle ne voulait malgré tout rien entendre. J'appréhendais le moment où nous devrions parler de mon avenir. À ma grande surprise, elle se montra favorable à ce que je termine mon année scolaire. Elle s'acquitta même de mes frais d'examen. « C'est ce que ton père aurait voulu » m'assura-t-elle. Encouragée par cette marque de confiance, je me repris lors du trimestre suivant, récupérai ma place de major et me remis à damer le pion à mes camarades de promotion. Le brevet ne fut qu'une formalité. Je l'obtins haut la main avec une mention bien à la clé. Le jour de l'annonce des résultats, j'étais tout de même un peu triste. Je pensais à Papa. Dommage qu'il n'ait pas été là pour célébrer ce succès avec moi. Je sais qu'il aurait voulu me savoir pleinement heureuse ce jour-là. J'essayai de savourer ma réussite du mieux

que je pus. L'heure n'était pas encore aux interrogations bien que mon avenir demeurerait incertain.

Les orientations en seconde furent proclamées à la fin du mois d'août, un peu avant la rentrée des classes. Contrairement à ce que j'espérais, je ne bénéficiai pas d'une bourse pour l'Institut Intelligentsia. J'avais été orientée au Lycée Saint-Elleuthère, une école catholique administrée par des prêtres. Elle était située à la capitale et avait une bonne renommée. J'étais contente d'y avoir été envoyée mais je dus vite déchanter. La scolarité coûtait les yeux de la tête. Bien que je sois boursière, les maigres revenus de ma mère ne me permirent pas de rejoindre cette école. Une fois de plus la pauvreté venait me fermer des portes. Un tout nouveau lycée allait ouvrir ses portes dans notre ville. Il était assez éloigné du centre-ville (il avait été bâti dans la périphérie) et il se situait carrément à l'opposé de notre quartier. Ce qui m'obligerait donc à traverser toute l'agglomération pour m'y rendre. Ce n'était pas mon rêve mais je n'eus pas le choix. Ma mère alla rencontrer le proviseur pour que j'y

sois réaffectée. Il promit s'en occuper et lui assura que je serais pensionnaire de l'internat de son établissement. Il tint parole. Mon sentiment était mitigé. Je méritais mieux que cette école mais j'étais rassurée de rester dans la même ville que Maman.

CHAPITRE 3

Contrairement à ce que je pensais, l'internat n'ouvrit pas immédiatement. Ce ne fut que près de deux mois après le début effectif des cours que j'y pris mes quartiers. Problème, cela m'obligea à me farcir la distance cinq jours sur sept pendant de longues semaines. Je parcourais près de cinq kilomètres à pied tous les matins pour me rendre en classe. Ce qui me contraignait à prendre la route aux aurores. Encore heureux que quelques camarades de classe habitant dans ma zone se joignaient à moi. Nous étions six ou sept. Nos longues marches étaient agrémentées de conversations sur tout et rien, ce qui rendait la distance plus supportable. Malgré tout, je me sentais très fatiguée en fin de matinée. Vu qu'il n'y avait pas de quoi se restaurer sur place, nous étions obligés de revenir à nos domiciles à midi avant de reprendre le chemin du lycée vers quatorze heures (les cours de l'après-midi

débutaient à quinze heures). Ce régime eut des conséquences sur mon rendement. Mes notes étaient moins bonnes (j'avais tout de même la moyenne à chaque fois) et j'avais moins de temps pour me cultiver. Mon entrée à l'internat fut comme une bénédiction pour moi. J'étais si heureuse de ne plus avoir à faire ces marches harassantes. Ce que j'ignorais était que la vie était loin d'être un long fleuve tranquille dans les internats. Outre la discipline de l'établissement, il fallait composer avec la nourriture horrible (elle était à peine mangeable), les moustiques (les dortoirs en étaient infestés), les querelles de dortoirs et l'éloignement du cocon familial (c'était la première fois de ma vie que je quittais ma mère). Ce ne fut pas la meilleure des expériences mais il le fallait. C'était le moindre mal à ce moment précis.

En dépit de toutes ces difficultés, mes résultats scolaires demeuraient excellents. Je finis mon année de seconde avec le statut de première de promotion. Je fus primée puis invitée à la réception donnée par l'administration pour célébrer les meilleurs élèves. Pour être tout à fait honnête, cette

cérémonie tenait plus de la soirée mondaine que du bal populaire. Toutes les autorités de la ville étaient présentes. J'eus l'honneur de serrer la pince au préfet, au maire et à tout ce que notre petite bourgade comptait comme personnalités influentes. J'étais heureuse d'être là. Côtayer ces gens me donnait le sentiment d'avoir accompli quelque chose. J'espérais de tout cœur devenir comme eux. Ce que j'ignorais est que mon destin se nouerait ce jour-là. Je fus présentée à un certain Moriba. Je le connaissais de réputation vu qu'il était l'une des plus grosses fortunes de la ville. Il me félicita chaleureusement et me couvrit de compliments. J'étais à la fois flattée et gênée.

-Les filles comme toi méritent le meilleur, affirma-t-il. Je m'engage à te soutenir. Si tu as des soucis de scolarité, tu peux passer à ma boutique pour m'en parler.

Je le remerciai. Je dois avouer que je ne fis pas grand cas de sa promesse sur le moment. Quand je rentrai chez moi ce soir-là, la seule chose que je souhaitais était de me reposer. Ma mère se montra compréhensive et me laissa paresser toute la

soirée. Je l'avais bien mérité en même temps.

Quelques jours plus tard, elle me demanda de venir dans sa chambre afin de me parler. La peur s'empara de moi. Généralement, lorsqu'elle avait ce type d'entrevue avec moi, c'était pour m'annoncer une mauvaise nouvelle. J'avais donc de fortes appréhensions. Lorsque la porte fut fermée et que je me fus assise à même le sol, elle débuta son speech :

-Si j'ai voulu te parler ma fille, c'est parce que je dois te dire la vérité. Depuis que ton père nous a quittées, notre vie n'est plus la même. J'ai fait tout ce que je pouvais pour qu'on ait le minimum vital et que tu puisses continuer à aller à l'école.

-Oui maman, répondis-je nerveusement.

-Malheureusement, les choses se compliquent ma fille. Je suis malade. J'ai essayé de te le cacher mais ça ne peut plus durer.

Je ne pus retenir mes larmes en entendant ces mots. J'eus subitement peur que maman ne me quitte elle aussi. Sans papa, c'était déjà très dur, que deviendrais-je si ma génitrice s'en allait elle aussi ? Ma mère me